



# JA HROIX

5 CENTIMÈRES

Bureaux - LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. - TÉLÉPHONE : 672 - (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

## Des ailes!..

**LA VILLE-DE-BORDEAUX**  
Dirigeable militaire : 3000 M<sup>3</sup> 80/90 H P  
Armement : 2 mitrailleuses Hotchkiss

**LA VILLE-DE-PARIS**  
CLÉMENT BAYART  
COLONEL RENARD  
LA VILLE-DE-NANCY, etc...

Telle est l'immense annonce se balançant au-dessous d'un dirigeable couleur d'or, qui m'a reçu au Grand-Palais, hier, jour de Noël, à l'heure où justement vous déliez votre serviette devant le déjeuner de midi, en vous écriant : « Aiguë, passez-moi le couteau pour découper la dinde ! »

Étrange destinée d'un cerveau de journaliste-prêtre ! La veille, entendre les misères humaines, murmurées très bas, tout le long du jour, dans l'ombre du confessionnal ; puis l'Adeste, les cérémonies traditionnelles, les yeux fixés, dans le fond du passé, sur le berceau de l'Enfant Divin... Et, sans transition, entre messe et vêpres, la vision de l'avenir dans le hall du Grand-Palais... la pensée encore parfumée de l'encens mystique des vérités saintes, herode tout à coup au vent-vert grandiose des immenses dirigeables... ou s'en allant sur l'aillo légère des aéroplanes vers les régions du bleu, de l'espace et de la liberté !

Car c'est bien une vision de ce que sera « demain », et une vision plus documentée, plus intense, que ne fut jamais la vision d'un début.

Je me rappelle encore une petite salle, timide et solitaire, accessoire méconnu de je ne sais quelle vague exposition dans les Tuileries. On avait installé là les premières voitures automobiles. Quelques rares promeneurs s'y aventurèrent, et regardaient comme au regard de grands joujoux... Seulement, c'était plus jour et moins gracieux.

Mais tout d'un coup, s'élevant, comme Wright, d'un bond superbe, après avoir rampé, l'exposition d'automobiles s'est installée en reine au Grand-Palais, transformant nos conditions d'existence, éblouissant tout le monde par l'éclat de ses illuminations, l'immensité de son succès, et l'influence que lui donnaient deux cent mille ouvriers travaillant pour sa cause.

Aujourd'hui, l'exposition d'automobiles a vécu, et l'Aéronautique fait à sa place encore toute chaude une entrée sensationnelle.

Falaise, en une maquette remarquable, a tenté de montrer le Vol se dégagant de la Matière... Un vautour, les ailes grandes ouvertes, émerge d'une masse de glaise qui ne réussit plus à le retenir. Vous la verrez, à droite de l'aéroplane de Delagrangé.

Cette œuvre exprime bien le sentiment qu'on éprouve en face de l'exposition de cette année.

Des ailes !... Des ailes !... chantait Michélet dans son livre de l'Oiseau.

Ce cri, l'humanité l'a toujours éperdument poussé.

Mais aujourd'hui, ses bras étendus en touchent la réalisation... On sent que la pensée universelle du monde s'est bloquée contre cette difficulté à vaincre... contre cette inconnue à résoudre... vers cette splendide conquête à faire !

On la tient... on l'étreint... Déjà, elle est nôtre !

Mais de qui sera la formule définitive ?

...De ce pneumatique Américain, avec son appareil calme, simple, largement assis.

...De Delagrangé, dont l'aéroplane, tout boueux et déchiré, donne l'impression d'un drapeau qui revient frémissant de la terrible épreuve.

...De Blériot, avec sa machine-libellule, probablement trop belle pour entrer dans la dure réalité.

...De Farman, le premier qui vola « de ville à ville ».

...De Santos-Dumont, qui accroche à la voûte sa Demoiselle, pesant à peine 67 kilos, et avec laquelle il a fait, en se jouant, des vols de quatre à cinq cents mètres.

Toutes ces machines tournent tellement autour d'une idée semblable, qu'on sent aussi l'approche de cette solution définitive, celle qui limitera le champ des expériences, et fixera pour toujours les caractéristiques générales du type futur.

Et alors, devant les si nouvelles réclames :  
**ASTRA : Société de constructions aéronautiques.**  
**AEROMOTEURS de N... et de N.**  
**Fabrique de dirigeables - Vannes à Gennevilliers.**  
**Hangars démontables pour ballons dirigeables, etc., etc.**

Je voyais les modifications profondes et fatales que l'aéronautique introduira dans notre vie de demain :

...La sérénité des hauteurs devenant une ironie ; les maisons comme renversées ; les cafés sur les terrasses ; les concierges en l'air ; le rez-de-chaussée transformé en étage calme, une partie de l'animation de la rue et des places publiques passant dans les nuages ; les mondes dirigés... aussi nécessaires que les ascenseurs.

...L'annihilation des défenses de la vie vivée, surtout à la campagne, où les gros murs des propriétés ne serviraient plus à grand chose.

...La suppression des distances, des frontières, des douanes... l'Angleterre cessant d'être une île... les Indes à quatre jours de Paris.

...Le bouleversement des règles de la guerre terrestre et maritime, la réorganisation nécessaire de la police ; la porte largement ouverte aux tentatives les plus audacieuses des voleurs.

...Les ballons-bouées, indiquant les courants, les routes atmosphériques et les gares aériennes.

...Les monoplans de maître, les trimètres biplans, les multiplans omnibus, etc.

Et je me disais : \* Merveilleuse Providence de Dieu, qui permet, à certaines heures psychologiques de l'humanité, d'apercevoir des choses très simples, que pendant de longs siècles, l'homme a côtoyées sans même les soupçonner !

Est-elle simple, en effet, cette pression de la vapeur sur un piston ? Il suffisait de voir trépidier un couvercle de pot-au-feu pour la constater.

Est-ce simple, l'explosion d'une goutte d'essence dans un moteur ? ou la combinaison de deux roues de bicyclette accouplées par une chaîne L. ou le taillage en biconvexes ou biconcaves des verres de lunettes ?

Et pourtant, il a fallu attendre au dix-septième, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle après le Christ, pour les découvrir et les utiliser.

Elle est tout aussi simple, la grande machine biplan de Wright ou de Farman !... Quelques bandes de toile tendues sur un double châssis d'osier... L'homme, depuis Icare, n'a pas su l'imaginer et la combiner avec un moteur.

Si bien que, devant les découvertes triomphales, à l'annonce desquelles le pauvre primaire se redresse dans une sorte d'ivresse d'orgueil, c'est un sentiment de profonde humilité qui étreint l'âme du penseur.

Où... même devant cette gloire, même dans l'enceinte de ce palais abritant de si généreux efforts, pauvreté et néant de ce ver humain, qui rêve d'être papillon un jour !

Quel contraste accablant entre le mal de vivre de toute une humanité en travail, arrivant, après des milliers d'années, à la misère d'un précaire aéroplane, et le plus petit des oiseaux-mouches, chose vivante, vibrante, chantante, aimante, sortie comme en se jouant des mains augustes du Créateur !

Que la lumière soit... et la lumière fut...

PIERRE L'ERMITTE.

## Gazette

Eloquence parlementaire

On n'a pas assez remarqué, dit le *Cri de Paris*, l'oraison funèbre que M. Brisson a consacrée à son ami et contemporain, le député Delbet.

Durant toutes les séances, s'écriait le vénéré président, je le voyais, en face de moi, les yeux fixés sur l'orateur dont il ne perdait pas une parole. Il suivait toutes les discussions avec une attention qui ne se démentait jamais. C'était, pour moi, le véritable modèle du représentant du peuple dans une nation démocratique.

Or, M. Delbet n'est jamais venu à la Chambre que pour parcourir les journaux et revues. Il consacrait à ces lectures toutes les séances, et il ne levait jamais le nez du banc, qu'il lisait.

Une seule fois, M. Delbet faillit gravement à cette habitude. M. Jaurès troublait à la tribune, la Chambre protestait si fort que le D<sup>r</sup> Delbet abaissa un instant son journal et regarda ce qui se passait.

M. Jaurès le vit et s'écria :  
— Monsieur Delbet, il n'est pas digne d'un homme tel que vous de m'interrompre.

— Moi ! moi ! exclama M. Delbet ahuri. Mais je ne dis rien.

Et ce fut la seule fois que le député « modèle » ouvrit la bouche.

M. Brisson a pour ses sujets d'oraison funèbre l'intelligence seréne.

**« Zeppelinisme »**

A propos du Salon de l'Aéro :

On sait que la catastrophe du dirigeable Zeppelin a porté à son apogée, de l'autre côté du Rhin, la popularité de l'inventeur allemand.

C'est la revanche du sentiment national sur le sans-gêne ou plutôt le sans-germanisme de la tempête qui enleva le dirigeable allemand comme un simple débris français.

Quoi qu'il en soit, tout en ce moment — à Strasbourg — se fait la marque Zeppelin. Il y a le col Zeppelin, la choucroute Zeppelin, le boudin, la saucisse, qui vous prennent un faux air de dirigeable — et s'appellent Zeppelin.

On a même des gilets fantaisie portant un broderie le dirigeable Zeppelin.

Il ne manque à Zeppelin, pour comble de popularité, que d'avoir son dirigeable ou sa tête en pain d'épices à la foire du Trône.

Mais c'est en France que se fait cette consécration de la popularité.

**Brillat-Savarin et l'aviation**

Brillat-Savarin, le sympathique gastronomiste de Bugey, n'a pas écrit seulement la « physiologie du goût », il est l'auteur aussi d'une lettre sur les découvertes futures — elles étaient futures au temps de Brillat-Savarin, il y a cent ans — de l'aviation.

Je réval une nuit, dit-il, que j'avais trouvé le secret de m'affranchir des lois de la pesanteur, de manière que mon corps étant deviné pouvait monter ou à descendre, je pouvais faire l'un ou l'autre avec une facilité égale et d'après ma volonté.

Cet état me paraissait délicieux ; et peut-être bien des personnes ont rêvé quelque chose de pareil ; mais ce qui devient plus spécial, c'est que je me souviens que je m'expliquais à moi-même et très clairement les moyens qui pouvaient conduire à ce résultat, et que ces moyens me paraissent tellement simples que je m'étonnais qu'ils n'eussent pas été trouvés plus tôt.

En m'éveillant, cette partie explicative m'échappa tout à fait, mais la conclusion m'est restée, et depuis ce temps il m'est impossible de ne pas être persuadé que tout un homme de génie sera cette découverte.

Vivant de notre temps, Brillat-Savarin eût donné son nom à des gateaux, sans doute, mais peut-être aussi à un aéroplane.

Ce qui n'est pas peu contribué à développer encore le « goût » de nos contemporains pour l'aviation.

**Pour Livres d'étrennes**  
**Projections, Phonographes**  
Adressez 5, rue Bayard, Paris, VIII<sup>e</sup>

## L'agression

La qualification la moins sévère qu'on puisse faire de l'agression contre M. Fallières, est que c'est l'acte d'un fou. A défaut de celle-là, c'est à l'indignation d'en chercher une autre ; mais à l'odieuse, il faudra toujours ajouter l'imbécillité.

Tirer la barbe d'un vieillard en geste d'insulte, c'est en effet odieux, mais la tirer à un chef d'Etat, en geste de haute politique, c'est en même temps parfaitement bête.

Les excitations détraquent les cerveaux, disent à ce sujet les journaux gouvernementaux.

C'est possible, mais les provocations sont susceptibles de les détraquer bien autrement.

Et si l'on place la question sur ce terrain, on est en droit de se demander d'où vient le détraquement général du garçon de café Mattis ; car, on ne le sait que trop, les provocations du gouvernement ne manquent pas. Pour ne pas récriminer au sujet d'un acte, objet de la réprobation de tous, le mieux est de dire qu'il vient uniquement d'un abus de mominette. (Pour nos lecteurs qui ne connaissent pas la mominette, il n'est point inutile d'expliquer que la mominette est une asbithine.)

Ce qui me porte à pencher pour cette explication, c'est que jamais on ne vit attentat politique commis par un individu, dépourvu de toute arme, et qui semble avoir pris à tâche de compromettre les partis auxquels il se vante d'appartenir.

On n'a pas trouvé sur Mattis le moindre surin, mais en revanche ses poches étaient bourrées d'une médaille de l'effigie du général Mercier, d'une carte d'affilié à la Patrie française, d'un livret de Jaune et de timbres à l'effigie du duc d'Orléans. Il semblerait que ce fou isolé a pris toutes les précautions les plus réfléchies pour donner l'illusion qu'il vivait en nombreuse compagnie.

Cet ennemi exalté du gouvernement a même choisi, dans l'accomplissement de son attentat politique, le moment le plus opportun pour favoriser le succès du gouvernement aux élections sénatoriales.

Il a une chance singulière avec les attentats et les complots, le gouvernement !

Dès qu'il a une élection qui le menace, il trouve un attentat ou un complot qui le sauve !

Nul n'a oublié le mouvement populaire qui s'était produit dans le pays contre le gouvernement lors des élections de 1906. Il fut sauvé par un si noir complot que personne n'a jamais pu y voir clair, tant M. Clemenceau a pris soin d'en cacher les trames dans les profondeurs de son cabinet !

A un autre moment de crainte de renversement, il a, comme par hasard, mis la main sur les armes de Tamburini ; à un autre, sur les papiers de la nouelette ; et voilà qu'à la veille des élections sénatoriales, il met la main sur le garçon de café Mattis et sur ses poches !

Je ne vais certes pas jusqu'à dire qu'il ait combiné la mise en scène des exploits de Mattis, mais il m'est bien permis d'observer que les attentats et complots le servent singulièrement. A ce compte, je serais bien surpris qu'un nouveau complot ou un nouvel attentat ne vint pas se mêler aux élections sénatoriales que nous aurons au printemps de 1910 !

Quant on a de la chance, on n'en a pas pour un peu !

Ces observations ne nous empêchent pas de flétrir l'acte de Mattis, qu'une condamnation bien méritée rappellera peut-être à la raison. Je veux même croire que M. Fallières, moins éloquent pour lui que pour Solleilland, ne fera pas à son égard usage de son droit de grâce, sur la proposition de M. Clemenceau !

J. B.

**L'entretien des églises**

Le maire de Châteaudun ayant consulté M. Briand, ministre de la Justice et des Cultes, sur la légalité d'une délibération du Conseil municipal tendant à ne prendre à la charge du budget communal les grosses réparations que d'une seule église

sur trois que compte la ville de Châteaudun, M. Briand a répondu que ces dépenses sont, pour les communes, non pas obligatoires, mais facultatives. L'article 5 de la loi du 13 avril 1906 porte en effet : « L'Etat, les départements et les communes pourront engager les dépenses nécessaires, etc. »

Où, mais le principe général du droit commun est que tout propriétaire doit entretenir lui-même son immeuble et, puis-que la propriété des églises est transférée aux communes, elles doivent remplir le devoir général de tout propriétaire.

Ce devoir leur incombe d'autant plus que les églises doivent être tenues à la disposition des catholiques (loi du 2 janvier 1907).

## Les souhaits de Noël

au Vatican

Au Vatican, il n'y aura pas cette année de grandes réceptions ordinaires. Le Pape vient de recevoir à l'occasion de son jubilé les vœux du Sacré Collège, du corps diplomatique et des anciens corps de l'armée pontificale. Pour éviter de nouvelles fatigues, le Pape a décidé que les grandes réceptions de Noël n'auraient pas lieu cette année-ci.

## Mort du général Février

Une dépêche de Grenoble annonçait hier la mort du général de division Février, du cadre de réserve, ancien grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Né à Grenoble, le 21 octobre 1823, Victor-Louis-François Février sortit de Saint-Cyr comme sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> de ligne.



Nommé lieutenant en 1848, il était capitaine en 1851.

En février 1854, il était adjudant-major au 1<sup>er</sup> zouaves lorsque son régiment partit pour la Crimée, où il reçut au genou une blessure dont il se ressentit toute sa vie.

Le 10 mars 1856, à la suite de cette campagne, Février fut promu chef de bataillon au 30<sup>e</sup> de ligne et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il reçut le croix d'officier à Solferino. En 1865, on le trouva lieutenant-colonel aux zouaves de la garde impériale, il avait été envoyé comme attaché militaire au Danemark ; l'année suivante, il avait suivi la campagne du Schleswig-Holstein.

En 1870, il fut nommé colonel du 77<sup>e</sup> de ligne. Il combattit à Forbach, à Rezonville, à Gravelotte, où il reçut à la tête une blessure si grave qu'on le considéra comme mort.

Prisonnier de guerre, et mis en liberté sans conditions, le vaillant officier fut promu général de brigade le 2 janvier 1874. Commandant de la place de Lyon, il fut ensuite promu général de division le 6 juillet 1878. Commandant de la 25<sup>e</sup> division d'infanterie du 13<sup>e</sup> corps, il déploya à l'occasion des grandes manœuvres, en 1879, et en 1881, de remarquables qualités de tacticien.

Appelé en février 1882 à la tête du 15<sup>e</sup> corps d'armée, à Marseille, il passa, le 27 février de l'année suivante, au commandement du 6<sup>e</sup> corps, à Châlons, en remplacement du général Chanzy qui venait de mourir.

En 1883, le général Février fut appelé au Conseil supérieur de la guerre. Grand-offi-

ADVENIAT REGNUM TUUM  
Dimanche 27 décembre — SAINT JEAN  
Lundi 28 — SAINTS INNOCENTS

## Télégramme de S. S. Pie X

A l'occasion des fêtes de Noël, M. Paul Feron-Vrau avait adressé à S. Em. le cardinal Merry del Val, la dépêche suivante :

Cardinal Merry del Val,

Rome.

En ces fêtes Noël, au nom de tout personnel Maison Bonne Presse et de grande famille « Croix », vous prie d'accepter avec pieds Souverain Pontific hommage de vénération, obéissance absolue, dévouement total et sans de très filiale affection.

Sollicite humblement bénédiction apostolique attirant protection Providence au milieu des attaques dont « Croix » est l'objet.

Commandeur PAUL FERON-VRAU.

Dès la veille de Noël, M. Paul Feron-Vrau avait la consolation de recevoir le télégramme suivant, dont toute la famille de la Croix sera profondément reconnaissante :

Commandeur Paul Feron-Vrau, rue Bayard, Maison Bonne Presse Paris

Saint-Père, très sensible filiale hommage et sans, remercie et vous envoie, ainsi qu'à tout le personnel de la Maison de la Bonne Presse, la bénédiction apostolique, gage de protection céleste et des faveurs divines.

Card. MERRY DEL VAL.

## La journée

Les fêtes de Noël, à Paris, ont été célébrées avec éclat et piété.

Dans beaucoup d'églises, de nombreux fidèles n'ont pu trouver place.

M. Fallières a été, le jour de Noël, au retour d'une promenade à pied, l'objet d'une agression de la part d'un garçon de café nommé Mattis, qui l'a saisi au bon et jeté à terre ; le président n'a pas été blessé.

L'agresseur, qui a les allures d'un déséquilibré, est écroué.

Le Conseil des ministres s'est occupé des incidents de la Faculté de médecine, sur lesquels une enquête est ouverte, et de la prise de possession par l'Etat du réseau de l'Ouest.

Le concours d'admissibilité à l'aggrégation des Facultés de médecine, qui a déterminé au Quartier Latin les troubles graves dont nous avons parlé, est par décision ministérielle ajourné à une autre date.

La Faculté ne meurt pas, est terminée jusqu'au 1<sup>er</sup> mars pour la première et la deuxième année.

Le général Février, ancien grand-chancelier de la Légion d'honneur, est mort le jour de Noël.

ETRANGER. — La Doune a discuté le budget des Affaires étrangères, et M. le wolsky a prononcé un grand discours sur la situation extérieure. Il renvoie pour les Balkans à la circulaire de la Russie aux puissances, dont le texte officiel est publié aujourd'hui.

## L'Amazone

### blanche

TROISIÈME PARTIE

#### Chapitre Premier

##### LE RÉVEIL DU CLOCHER (suite)

oudain, il tressaille. Une femme, nue et blanche, a glissé sans bruit sur ses dalles à ses côtés et le touche à l'épaule.

C'est l'Amazone.

N'avez crainte, dit-elle. C'est moi qui suis Jeanne et Louise, celle qu'on appelait hier Michelle la Courrière.

Elle arrive la première afin de prier auprès du cercueil, de pleurer ses fautes aux pieds du pasteur et d'en recevoir le pardon

sacramentel avant la dernière bataille, vidée de son âme et de son corps.

Elle vient aussi pour exposer ses projets et demander au chef spirituel de la paroisse de les approuver et de les bénir.

Voici son plan :

Pour M. Max, elle ne veut que d'un service presque clandestin. On fera les prières à voix basse. On cachera la fosse sous les arbres du parc.

Un retour offensif de la Terreur est en effet possible et probable, et partout la Terreur a violé les tombes, vidé les nobles tombeaux, profané les mausolées de village comme le Saint-Denis des rois. Il ne faut pas que les jacobins puissent troubler le dernier repos de messire de Mésenguy.

Ses fils garderont le secret de sa tombe jusqu'au jour où sera affirmé tout à fait la sécurité même des dévils et de la mort !

— Vous avez raison, ma fille, dit l'abbé, et vous êtes prudente autant que courageuse et avisée. Dieu vous bénisse !

Quant aux deux filles des Budin, à Geneviève et à Madeleine, chères saintes ! — avant tout c'est leur intention qu'il faut sauvegarder ; et Louise Lizard s'en rapporte à leur prophétie. Elles auront le beau deuil des chrétiennes d'autrefois, le cortège des jeunes filles en voiles blancs, des confréries avec leurs insignes, des chants et des larmes ; tout l'office divin qui accompagne les âmes jusqu'au seuil de l'éternité.

La réflexion n'a fait que mûrir ce projet dans l'esprit de la jeune fille ; et les yeux de l'excellent prêtre sourient à ce dessein, suivent ce rêve avec une sorte de ravissement.

Il en oublie un instant les difficultés, les

périls, emporté, soulevé par cette parole ardente, il se précipite vers elle.

Car il y a onze mois qu'il n'a dit sa messe, le vicaire en chef de Mésenguy, onze mois qu'il n'a entendu sonner le carillon ou le glas religieux des cloches, qu'il n'a revu et béni son peuple au nom de la Trinité Sainte, Père, Fils et Saint-Esprit.

— Mais comment ?

— Laissez-moi faire... Etes-vous prêt seulement à me seconder ?

— Je le suis.

— Au presbytère, parmi les ruines, tâchez de retrouver quelques débris d'aube et de chasuble. Prenez un peu de repas, et attendez le jour... Vous verrez !

— Ce peuple n'osera pas, ma fille. La Terreur sur lui règne tôt et finit tard... Ne comptez pas sur leur foi.

— Je compte du moins sur une autre puissance.

— Laquelle donc ?

— La pitié, mon Père. La pitié que Dieu a mise au cœur des hommes comme une suprême ressource.

— Qui tremble pour soi-même n'a pas pitié des autres.

— Geneviève et Madeleine, victimes innocentes, touchent les âmes.

— Je n'attends rien des hommes qui m'ont livré, moi et leur église.

— Mon Père, les hommes, il est vrai, sont des enfants faibles ou méchants au milieu de ces grandes tempêtes. Ils ont trop péché pour mériter la grâce du retour. Mais j'irai trouver leurs femmes. J'en appellerai à toutes les mères... Elles n'ont rien profané ni renié, celles-là ! Elles souffrent, elles pleurent, elles ont prié. Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette m'assis-

seront. Sœur Marie-Louise, ma mère, Jeanne Marie-Anne et les deux petites mortes, à nous six nous forcerons tous les cœurs... C'est par le cœur des femmes que dans toutes les grandes crises la France a été sauvée.

Et elle ajoute, avec un sourire pour le théologien.

Une femme a vaincu le premier serpent et lui a broyé la tête... Venez, je vous dirai votre rôle et vous expliquerai tout mon programme... Hétons-nous... Mon père est déjà sans doute sur la route de Mésenguy.

II

DEUIL DE NUIT

Le Lizard en effet revient à la hâte, décati au combat.

Finement ses intrigues ont échoué à Beauvais. Ses amis de la veille, les jacobins les plus compromis s'écartent ou font leur cour au soleil nouveau. Plus ils ont lieu de trébucher, plus ils s'empressent. Race éternelle de ceux auxquels il est tout pardonné parce qu'ils savent beaucoup trahir !

Cependant il ne saurait y avoir de rémission pour les forbans, les bouchers ni des pitres de la Commune insurrectionnelle ni du Comité populaire, encore harcelés du sang de leurs victimes. Ceux-là se sentent condamnés et traqués.

Un parti de fédérés consent donc à suivre le Lizard et à marcher sur Mésenguy. Un coup de main devient impossible à la ville, mais il peut réussir là-bas contre un château lointain.

Par prudence, le Lizard se charge avec

deux hommes de reconnaître les lieux avant toute entreprise. Le Lizard servira de signal pour appeler au bon moment le reste de la troupe.

Les trois sans-culottes gagnent avec précaution la petite maison blanche au bord de la rue Neuve.

Ils épient la place et l'église.

Car devant eux, ils le savent, galopent le maréchal et Jean Boniface avec des ordres tout contraires ; il faudrait les surprendre, s'assurer d'eux en même temps que des aristocrates et que ce procès serve à la cause jacobine à Beauvais en manifestant les tendances réactionnaires de Thermidor.

La tactique n'est pas maladroite.

Mais déjà le corps de M. Max n'est plus à l'église, et les espions ont manqué ce premier spectacle.

Silencieusement, suivis de la famille en larmes, François Champagne le meneur de nourrices, Dutoc le garde-chasse, Jean Foy le maréchal et Jean Boniface ont porté le lourd cercueil, à bras, par les allées du parc, jusqu'au « ruisseau ».

C'est un fossé qui forme du côté du château un brusque méandre presque à sec à cette époque et qu'on passe sur un quartier de rocaille, jeté là en guise de pont.

Une fosse était prête à la pointe de terre découpée par le filet d'eau. On y descendit, avec des prières, la bière aussitôt recouverte.

Pas un mot.

Les volontaires dormaient tout près et ne devaient point surprendre le mystère de cette sépulture.

Seul, Charles eut un sanglot irrésistible, en quittant pour jamais ce père qui était

mort pour sauver en son fils aîné sa race et son nom.

On emporta Mme de Mésenguy presque inconsciente. Louise Lizard pleurait à l'écart.

C'est à ce moment même qu'arrivait au château le trio des commissaires, qui s'installèrent.

Ils firent un semblant d'enquête sur les événements de la veille et crurent ce qu'on voulait ; ils ne demandaient qu'à conclure contre le Lizard.

Mais l'on conçoit leurs protestations, en apprenant le projet de réouverture de l'église pour le service funèbre des deux petites Vierges.

Le dessin leur paraissait fou, contraire aux lois, propre à compromettre à jamais le village aux yeux de tous les partis. Dans un sens ou dans l'autre, ils ne voulaient rien brusquer.

Quant au maire Just Jumeau, sa provision de courage civique était à bout déjà.

Avoir échappé hier par miracle au plus grand des périls, et lorsque les choses semblent d'elles-mêmes s'arranger, tout compromettre à nouveau par cette hâte ; il ne comprend rien !

Il teit à nouveau fermer l'église, et qui donc osera fouver publiquement la porte close, ébranlera sur le village le carillon de la cloche éblévrée et replacé dans son nid ? Qui l'osera ?

Claude Budin lui-même hésite à soulever autour du corps des chères petites mortes ce tumulte et ce conflit.

Max et Jean sont tout à leur douleur. Les autres attendent un ordre.

Mais selon le conseil de l'Amazone, le curé s'est retiré dans son presbytère et la rumine péniblement la commission qu'